

toirs », « Paulin », « Quand les hommes vivront d'amour ». Parmi ses interprètes, Cora Vaucaire, Jean Sablon, Bourvil, Pauline Julien, Robert Charlebois, Gilles Vignaux. Après trente-cinq ans de carrière, Lévesque continue de dire avec franchise son désir d'amour et de paix, sa révolte face à l'oppression et à la violence. « Electrochocs » est un cri de colère et de peine, peut-être plus fort que tout ce qu'a pu exprimer Lévesque jusqu'ici. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ **Jocelyn Bérubé** mène de front plusieurs carrières. Après avoir été trompettiste puis violoniste, il est devenu comédien et a joué avec « le Grand cirque quotidien », troupe des années soixante-dix qui révolutionna le théâtre québécois en y introduisant l'improvisation. Ten-



Jocelyn Bérubé.

né par le cinéma, il joue dans plusieurs films avant de tenir le rôle principal de « l'Homme à tout faire » de Micheline Lanctôt. On le retrouve à la scène, où il invite à revivre les veillées d'antan. Des violoneux à l'archet endiablé faisaient alors giguer, des heures durant, ou affolaient leur auditoire avec des contes transmis de génération en génération. Cette tradition orale a fait place à la télévision. Fasciné par la richesse d'un patrimoine qui risquait de disparaître avec les derniers conteurs, Bérubé est parti à la recherche des légendes. Le spectacle qu'il propose est en partie le fruit de cette longue recherche. L'engouement pour la musique folklorique l'a en effet conduit, à contre-courant, à s'éloigner d'un style trop passéiste. Tout en continuant à puiser ses thèmes dans la culture rurale, il introduit des rythmes et des sonorités plus moder-

nes, il laisse voir son goût du fantastique. Son premier album, « Nils en ville », est significatif de ce tournant. Très québécois d'inspiration, il se distingue de la musique traditionnelle par son atmosphère tragique et survoltée, son délire verbal et le rôle qu'y joue l'imaginaire. « La Bonne aventure », deuxième album, dont les thèmes restent l'oppression et la misère, entretient ce climat romantique. Le spectacle Bérubé est celui d'un homme orchestre. Il amuse et terrifie. Jouant du violon, de la trompette et du cor, il y ajoute des tours de prestigiditation. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

LIVRES

■ « **Légendes indiennes du Canada** ». La pensée indienne prend volontiers une forme allégorique dont les légendes sont le mode d'expression privilégié. Elles disent le temps où « l'homme savait rendre visible le monde de l'invisible » et donnent à penser que l'imaginaire n'est peut-être que la face cachée du réel. Daniel Bertolino, connu en France par son émission « Caméra Stop », a travaillé pendant trois ans en collaboration avec des Indiens de l'Ontario et du Québec pour rassembler et mettre en scène douze légendes d'origine algonquine, ojibway, micmac et montagnaise. Ces récits parlent d'un enfant qui devint rouge-gorge, d'un amoureux qui voulut suivre sa femme dans le domaine des esprits et y apprit la vie, d'un duel qui fit décou-



« Moowis, où est Moowis ? ».

vrir le mais. Mises en situation dans le cadre de vie traditionnel qui était encore, il y a quelques dizaines d'années, celui de la plupart des Indiens du Canada, ces légendes permettent de découvrir une société originale et d'apprécier la richesse symbolique et l'humanisme de sa culture. Le travail de Bertolino et de son équipe comprend

treize courts métrages et un album où chacune des légendes est racontée et expliquée dans une langue accessible aux enfants. Le livre est illustré de quelque cent-cinquante photographies en couleur issues de la série filmée. Il donne des informations sur la vie des Indiens du Canada et il est assorti d'une carte amusante. Le film « Pitchi, le rouge-gorge » a obtenu le prix Jeunesse-Unesco au festival de Munich. La série entière a été diffusée par Antenne 2. *Daniel Bertolino, « Légendes indiennes du Canada », 92 pages, Flammarion.*

■ **Anne Hébert** évoque un village imaginaire, Griffin Creek, battu des vents, entre cap Sec et cap Sauvagine, sur la côte gaspésienne du Québec. Autour d'une église baptiste, quelques maisons de bois où



Anne Hébert.

vivent, apparemment sans histoires, les descendants de loyalistes anglais ayant fui la Nouvelle-Angleterre en 1782 plutôt que d'être infidèles à la mère patrie en devenant citoyens des Etats-Unis d'Amérique. L'histoire est celle d'un été, celui de 1936, jusqu'au fatidique 31 août où deux adolescentes, cousines germaines, disparaurent. Les événements des deux mois qui précédèrent le drame sont racontés en six récits par ceux qui en furent les acteurs et les principaux témoins. On retrouve dans « les Fous de Bassan » un thème qui revient souvent dans l'œuvre d'Anne Hébert et lui donne dans doute son unité : celui de la mémoire faisant surgir des profondeurs des forces obscures et primitives qui s'insinuent d'une manière insidieuse dans la réalité quotidienne pour déferler en une brusque et inexorable violence qui fait voler les apparences en éclats. Elles agissent comme la marée montante qui paraît d'abord à peine marquer le sable qu'elle pénètre et qui, avant qu'on ait eu le temps de s'en aper-

cevoir, a déjà envahi toute la grève. Les forces naturelles auxquelles participent les habitants de Griffin Creek jouent un grand rôle : le vent sur cette terre corrodée de sel qui fait face à l'étendue marine est trop fort, les tempêtes trop violentes, les pluies trop torrentielles, les aubes où l'on glisse son corps dans les vagues trop exaltantes et trop belles pour ne pas tout brouiller au plus profond des êtres. La mer, destructrice et maternelle, lieu de mort et de renaissance, est inséparable des personnages du drame, sa voix et la leur sans cesse confondues. *Anne Hébert, « les Fous de Bassan » (prix Fémina 1982), 254 pages, Editions du Seuil.*

■ **Robert Lalonde**. Michel, treize ans, trouve une nouvelle naissance, celle de l'initiation sensuelle, dans la fréquentation des Indiens d'une réserve voisine. Son univers se déchire : sa famille, son village prennent la figure d'un clan tandis que lui-même accède aux joies de la nature et du sexe. « On n'a pas besoin, écrit l'auteur, de te fouiller, de te débroussailler, l'Indien, pour te connaître. Tu portes toutes tes fleurs et tous tes fruits sur toi. Tu es mille fois plus éblouissant qu'une grand-messe chantée en grégorien des grandes fêtes. Diamanté par ces rayons que tu lances dans toutes les directions, je crépite moi aussi comme un feu qui s'allume. Quelle joie de t'apercevoir dans la splendeur de ton air d'aller, de jouer avec toi le plus beau jeu du



Robert Lalonde.

monde : le jeu de l'innocence ». Né à Oka (Québec) en 1947, Lalonde s'était fait connaître avec « la Belle Épouvante », son premier roman. *Robert Lalonde, « le Dernier Été des Indiens », 160 pages, Éditions du Seuil. Prix Jean-Macé 1982 (Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente).*